Vierge fantôme
à la frontière nord-coréenne

1961

Ce n'était pas un vrai fantôme, bien sûr. Nous n'étions pas certains qu'elle fût vierge non plus. Nous l'appelions ainsi à cause de ses vêtements : un *hanbok* taupe clair taillé dans un chanvre épais, une robe que seules les pleureuses portent, ou les vierges fantômes des contes, des beautés envoûtantes mortes trop tôt, tourmentées de rage à l'idée de ne jamais avoir eu d'époux. J'aimais le frou-frou inquiétant que ses vêtements faisaient lorsqu'elle s'ébattait, tel un jeune chiot, dans le champ d'herbes hautes près de la rivière Imjin. Elle avait les cheveux en bataille, toujours ornés d'une fleur fraîchement cueillie. Puisqu'elle n'apparaissait qu'en automne, c'était souvent un cosmos ou un pissenlit. De temps à autre, elle optait pour un pissenlit mature, déjà devenu une aigrette duveteuse. À cause du vent, ses cheveux semblaient alors recouverts de porridge de riz régurgité. Mais j'aimais son étrangeté.

Personne ne voulait l'admettre, mais nous savions tous qu'elle était jolie. Les garçons étaient à la fois effrayés et charmés ; ils racontaient qu'elle pouvait voir les fantômes, et même leur parler. C'était probablement dû à ses yeux hagards ; ses pupilles étaient inhabituellement dilatées, comme si elle avait mâché du

pavot. Son regard inquiétant, souvent accompagné d'un rire aigu saccadé proche de l'étouffement, vous transperçait. Chaque fois que nous la rencontrions au bord de la rivière, nos cœurs s'emballaient. Elle était auréolée de tant de mystère. Personne ne connaissait son âge ; son physique troublant laissait penser qu'elle avait entre quinze et trente-cinq ans. Personne ne connaissait sa famille ni ne savait d'où elle venait.

Il arrivait souvent que d'étranges individus aillent et viennent dans la région. La guerre avait laissé sur les routes d'innombrables orphelins, dont les parents étaient soit morts, soit piégés dans le Nord depuis que le pays avait été divisé en deux. Mon meilleur ami, Yong, en était un malheureux exemple. Son frère aîné, Wan, était sa seule famille et lui tenait lieu de mère, de père et de Dieu confondus. Yong n'était pas le type de garçon que l'on choisirait pour ami. Il était le plus petit et le plus bruyant de la classe, et son oreille gauche saignait souvent sans raison. Mon père l'appelait « ce vaurien minable ». Yong enduisait toujours ses cheveux gras de la brillantine de son frère, à base de saindoux, qui lui donnait une terrible odeur mêlant abattoir et égouts. Je m'étais rallié à lui dès les petites classes, lorsqu'il m'avait défendu contre les grands qui s'en étaient pris à moi, me traitant de « coco » parce que j'étais né dans le Nord. Ils nous avaient frappés jusqu'à ce que nous perdions chacun une dent. J'avais alors appris que Yong était lui aussi du Nord, et bien qu'aucun de nous n'ait gardé de souvenir de l'autre côté de la frontière, ce passé honteux nous avait unis, et avait fait de nous des frères de sang.

Notre petit village, Geumpari, était situé au nord de la rivière Imjin. Il était si proche du 38^e parallèle que, par une journée claire et sans vent, on pouvait entendre la propagande de la radio nord-coréenne – Yong et moi avions souvent tenté d'imiter

leur étrange accent, théâtral et affecté. Yong me racontait que, près de Panmunjoem, la rivière Imjin rencontrait un *yeoulmok* secret, un goulot d'étranglement, où les rapides étaient si peu profonds que même un enfant pouvait traverser à gué. Après cela, il y avait seulement deux soldats, puis la DMZ, la zone démilitarisée, expliquait-il avec enthousiasme. Il me demandait toujours de l'accompagner dans le voyage secret qu'il ferait un jour en Corée du Nord. Je disais : « oui, bien sûr », conscient que c'était une des nombreuses choses que nous ne ferions jamais. Quoi qu'il en soit, la rivière Imjin était notre filon : nous y nagions tout l'été, apaisant notre faim grâce à ses grenouilles et ses poissons de vase. En automne, nous furetions dans les hautes herbes qui couvraient les rives, dans l'espoir, caressé du bout des doigts, d'y apercevoir la vierge fantôme. Ma mère me répétait régulièrement de rester éloigné de la berge, m'avertissant que la rivière pouvait charrier les anciennes mines des Yankees après de fortes pluies, mais jamais cela ne m'avait dissuadé. J'étais à cette étape de la vie où un « non » ferme invite à la curiosité.

Yong aimait faire mine d'en savoir plus que n'importe qui sur la vierge fantôme. Un jour, en feuilletant un numéro de *Playboy* écorné de son frère, il déclara brusquement qu'il savait d'où elle venait.

– J'ai entendu dire l'autre jour qu'elle vient de la Maison rouge à Moonsan, celle qui est près de la base militaire yankee. Elle a été vendue là-bas quand elle était très jeune, et elle s'est échappée il y a quelques années. Depuis, elle erre dans la campagne, en faisant semblant d'être folle ou attardée, tu vois, pour pas être ramenée là-bas.

L'enthousiasme sincère de Yong me fit presque croire à sa version du mythe.

– Mais non, bordel ! Cette salope vient pas d’la Maison rouge ! rétorqua son frère.

Wan ajouta qu’il avait déjà interrogé la vieille tenancière, étant l’un des clients les plus assidus après les Yankees. Elle lui avait dit qu’aucune fille ne s’était encore enfuie de la Maison rouge sous sa garde, à moins qu’elle n’ait été suffisamment chanceuse pour avoir épousé un soldat américain et déménagé aux États-Unis.

– Ce qui veut dire que cette chatte est encore bonne à bouffer ! ajouta Wan en se léchant les babines.

Yong et lui ricanèrent tels deux méchants d’un comics américain, me faisant pour la première fois mépriser mon meilleur ami.

En dépit de mon amitié pour Yong, je n’avais jamais pu supporter son frère aîné. Je détestais son visage sournois, affublé d’un menton pointu et d’un nez étroit et cassé, empestant constamment le *soju* et les ennuis. Il incarnait le cauchemar de tous les parents : un voyou ordurier et fainéant, qui passait son temps à écluser du rhum bon marché, à fumer de l’herbe et à se lier d’amitié avec d’ignobles princesses yankees. Ne l’ayant jamais vu travailler la journée, je me demandais souvent où il avait pu amasser tout l’argent qu’il dilapidait en alcool et à la Maison rouge. Mais chaque fois que j’abordais le sujet, Yong restait muet.

Peu de temps après, j’appris la vérité de la bouche de mon père.

C’était une journée pluvieuse. Mon père rentra tard, dégageant une odeur aigre de *makgeolli* trop fermenté et de vomi. Sans un mot, il me traîna jusque devant la maison, alluma la lampe sous la corniche, et se mit à me frapper sur les oreilles, les clavicules, le sternum, les genoux. Arrachée au sommeil, ma petite sœur vint s’accroupir sous la corniche faiblement éclairée, empoignant ses pieds nus froids, observant en silence. Elle savait comme moi ce qu’il fallait faire : ne pas crier, ne pas pleurer.

– J'te l'dis, espèce de petit merdeux, je te brise ta putain de nuque si je te revois encore traîner avec ce minable ! hurla mon père.

L'expérience nous avait appris à encaisser, sans mots ni pensées, jusqu'à ce que sa colère retombe. Cela s'arrêtait lorsque je ressemblais à un boxeur au tapis, saignant abondamment.

Mon père travaillait à la base militaire américaine. Ils l'appelaient le responsable du ramassage, sa mission consistant à se charger de leurs ordures. C'était le métier rêvé : il avait un accès total au paradis paradoxal fabriqué par les Américains, ce qu'ils appelaient déchets mais que nous considérions comme un trésor. N'importe quel objet pouvait trouver un nouvel usage dans nos mains avides. Leur mélange de restes de nourriture, qu'ils qualifiaient de porridge pour les cochons, constituait notre principale source de protéines et de calcium : petits morceaux de saucisses, grumeaux de pâté de jambon mauve – pas beau mais bon, comme disait ma mère, et des os de bœuf sur lesquels restait un peu de viande juteuse dans les courbes, et dont elle faisait un bouillon épais, un *gomtang*, censé nous donner des os d'acier comme les Yankees. Leurs uniformes militaires usés, teints en noir, devenaient nos uniformes scolaires, l'épaisse doublure en laine nous protégeant des bourrasques hivernales venues du nord. Leurs comics écornés de *Superman* et de *Batman* faisaient office de bibles de chevet. Le texte indéchiffrable inspirait des histoires montées de toutes pièces que je racontais à ma petite sœur, qui en soupirait de contentement avant de céder au sommeil. Pour faire court, nous grandissions dans les ordures américaines.

Et le travail du frère de Yong était de les voler. Il avait soi-disant commencé en se faufilant dans la cour de ramassage où mon père travaillait dans l'espoir de chaparder de la nourriture

et quelques guenilles. Au fil du temps, il s'était mis à un vol plus risqué : après avoir rassemblé quelques autres crétins sans le sou, il pillait des armes. Lorsqu'un camion militaire chargé de munitions ralentissait sur les routes sinueuses et abruptes des montagnes de Geumpari, Wan se glissait à l'arrière, avec l'adresse d'un singe fantôme. Tandis que ses larbins débarquaient à l'avant pour distraire le conducteur, Wan lançait le plus d'armes possible aux autres gars restés à côté du camion. Avant que le conducteur n'ait le temps de soupçonner un piège et ne se précipite à l'arrière, tous les hors-la-loi s'étaient déjà cachés dans les fourrés de la vallée, qu'ils connaissaient comme leur poche.

Ce que Wan gagnait, mon père le perdait.

Mon père se procurait également des pièces de machines américaines. Une fois tous les quatre mois environ, il me réveillait au beau milieu de la nuit pour m'ordonner de creuser avec lui un trou derrière notre remise, où il enterrait de gros sacs au cliquetis métallique. Une visite surprise d'hommes en uniforme s'ensuivait toujours, et ils fouillaient minutieusement le fatras de notre maison. Aussi, quand mon père menaçait de dénoncer Wan, celui-ci le menaçait à son tour, avec un sourire tout en dents laissant entendre qu'il était au courant du manège qui se jouait derrière notre cabanon.

Je suppose qu'en me traitant de petit merdeux et en me tabassant, mon père voulait me donner une leçon : notre vie, près de la frontière nord-coréenne, était un jeu à somme nulle – une bataille incessante où l'on pouvait voler ou être volé, vaincre ou être vaincu.

Au bout d'un moment, les garçons cessèrent de l'appeler la vierge fantôme et optèrent pour Yadada, « vierge fantôme » leur paraissant trop commun pour quelqu'un d'aussi irréel. Nous

voulions un nom approprié, un nom que nous aurions créé et que l'on ne pourrait pas confondre avec un autre.

Yadadadada était le cri qu'elle poussait lorsque les garçons la poursuivaient, ou l'inverse. Elle braillait la première syllabe, *Ya*, d'une voix sonore de baryton, puis accélérait, atteignait la clé de soprano avec une précision de castrat, et finissait par déclamer les derniers *da* d'une voix métallique perçante qui vous lacérait les nerfs. Les garçons, aussi amusés qu'inquiets, disaient qu'il y avait à la fois du masculin et du féminin dans son cri. Ils s'efforçaient de trouver de nouvelles façons de la contrarier, juste pour le réentendre.

Ils disaient aussi que *Yadada* était sa seule façon de s'exprimer puisqu'ils n'avaient jamais rien entendu d'autre.

Je riais secrètement de leur naïveté.

J'étais souvent là pour la protéger lorsque les autres s'amusaient à l'agacer, en dérobant la fleur dans ses cheveux, par exemple. Elle portait ce jour-là une fleur unique : un immense cosmos, aux pétales violet profond plus longs que le majeur de mon père, et dont le cœur se dégradait en un rose bonbon aux extrémités. La fleur était d'une taille et d'une teinte si extraordinaires que sa chevelure ébouriffée semblait anormalement petite, son étrange visage plus curieux encore. Ils saisirent le cosmos alors qu'elle faisait la sieste dans le champ d'herbes hautes, espérant ainsi la mettre hors d'elle. Cela n'arriva pas.

Cet après-midi-là, son regard était empli d'un vide inhabituel : quelque chose de brumeux, baigné de fatigue. J'ignorais ce qui l'avait causé, mais j'espérais que lui rapporter la fleur l'aiderait à se sentir mieux. J'attendis patiemment que les garçons, ayant renoncé à l'embêter, soient enfin partis. Je ramassai la fleur qu'ils avaient jetée sur la rive vaseuse et retirai soigneusement les minuscules taches terreuses des pétales. Lorsqu'elle fut

suffisamment propre, je retournai en courant jusqu'au champ et trouvai la vierge fantôme au même endroit, mais réveillée, occupée à fixer la rivière gargouillante, comme hébétée. Dès qu'elle me vit, ses sourcils se froncèrent ; lorsque je lui tendis doucement la fleur, son visage s'illumina aussitôt, comme ma petite sœur de trois ans à la vue d'une barre au chocolat récupérée en douce par mon père.

Alors que je savourais sa joie, le visage éclairé par son sourire éclatant, elle tituba en avant et tira ma main vers elle. Mon cœur s'arrêta tandis qu'elle me regardait dans les yeux. Les siens avaient un éclat spectral.

– Yalu, Yalu, dit-elle du falsetto le plus tendre que la terre ait jamais entendu.

Après avoir décoché un nouveau sourire irréel à seulement un centimètre de mon nez, elle repartit gambader dans le champ.

Je restai là – aussi immobile qu'une grenouille morte, les pieds englués dans la terre où un carré d'herbe avait été écrasé par son sommeil.

Dans ma tête résonnaient encore le frou-frou de son *hanbok* et son « Yalu Yalu ».

Aussi refusai-je de l'appeler « Yadada ». À mes yeux, elle serait à jamais Yalu – ma Yalu.

Alors que mes sentiments pour elle grandissaient, mon amitié pour Yong faiblissait. Perdre son ami d'enfance fait peut-être partie de ce qu'on appelle grandir. Et cela ne venait pas uniquement de moi : Yong se mit lui aussi à s'éloigner tandis qu'il prenait de plus en plus exemple sur son frère, dans l'idée de rejoindre sa clique.

Yong manquait plus souvent l'école. Avant, cela n'arrivait que les jours du marché de Moonsan, l'immense rassemblement

de marchands venus chaque mois vendre et acheter tout et n'importe quoi, d'un taureau déchaîné à un cure-dent. Au lieu de me sentir délaissé, je me surpris à chérir ma solitude, qui m'offrait davantage de temps à consacrer à Yalu.

Elle devint plus difficile à trouver. Je parcourais tous ses lieux habituels : le champ d'herbes hautes, les rizières dorées près de Panmunjeom, la ferme porcine abandonnée à côté d'Imjingak. La ferme hantée servait d'abri à Yalu pour la nuit. Elle avait appartenu à une famille qui s'était installée à Geumpari quelques années après la trêve entre le Nord et le Sud. Le père s'était suicidé après avoir perdu tous ses porcs de la fièvre aphteuse, et la famille endeuillée avait définitivement quitté la région peu de temps plus tard. Les gens restaient éloignés de la ferme par peur de la fièvre et des fantômes. Seule une poignée de vantards prétendaient s'être rendus sur place à la nuit tombée, répandant la rumeur qu'ils y avaient vu Yalu, vraisemblablement possédée par le spectre du fermier, bredouiller une langue incompréhensible.

Malgré mon affection pour elle, je n'étais jamais allé à la ferme après le coucher du soleil. J'avais déjà fait des cauchemars à propos de cet endroit : porcs sanglants, démembrés, tournant en rond dans l'enclos nauséabond, emplissant l'air de leurs grognements et de leurs couinements. Je ne m'y rendais donc qu'en journée, lorsque l'endroit baignait dans le soleil vif d'automne. Je n'y entrais jamais, me contentant de laisser de petits cadeaux à Yalu sur le seuil : de superbes pissenlits et cosmos que j'avais cueillis sur les hauteurs, du poisson-chat vidé et salé, et des grenouilles léopards attrapées dans la rivière Imjin.

Elle mit deux semaines à réapparaître.

La pluie tardive avait enfin cessé. Me sentant en veine, je courus jusqu'à l'entrée de la ferme porcine abandonnée, un

seau rempli de poissons-chats dodus tout juste pêchés dans la rivière, gonflée par les crues. Le ciel était d'un bleu opalin, sans un seul nuage à l'horizon. Pourtant l'air restait frais près de l'entrée, ombragée par les saules pleureurs dansant au rythme de la brise automnale.

Je sentis alors le soleil voler en éclats dans mon crâne, des motifs lumineux, ondulant, pulsant à l'unisson de mes battements de cœur ralentis, envahirent mon champ de vision. Très lentement, le monde entier me parut valser dans le sens des aiguilles d'une montre, mon oreille droite sombra dans la terre, dont la saveur de rouille imprégna ma langue. Un cri métallique et étouffé bourdonna dans mon oreille gauche, tel un frelon affamé.

Et la douleur survint – affûtée comme un pic à glace. Une douleur si avide qu'elle avala tous mes sens, qui ne revinrent à moi que par à-coups. Dans mon esprit vacillant, je vis deux petits pieds glisser vers moi. Elle me souleva dans ses bras nerveux, me serra fort contre sa poitrine, puis se mit à courir.

De biais, je vis Geumpari passer à la vitesse de la lumière, sa rivière, ses collines, ses rizières étrangement saturées en sépia. Pourtant, mon regard restait fixé sur Yalu : ses narines gonflées et tendues au gré de son souffle, sa clavicule anguleuse frottant contre ma joue, son cou musclé bruni par le soleil. *Quelle vitesse ! Quelle poigne !* murmurai-je en silence, m'émerveillant de la force d'un si petit corps. Et son regard troublant rencontrait parfois le mien, souriait à travers les larmes, m'assurant que tout irait bien, son étrange voix de contre-ténor chuchotant :

– Yalu, mon cœur – Yalu, Yalu.

Je jure d'avoir entendu « mon cœur » entre les « Yalu », aussi clair et sonore que la cloche d'un temple dans la nuit. « Mon cœur », me murmurait-elle. Non, ce n'était pas là mon cerveau

fiévreux qui aurait convoqué ce que je voulais entendre. Cela venait de sa langue, de sa propre voix éthérée. Je vis ensuite deux silhouettes vêtues de blanc aveuglant courir vers moi. Et ce fut tout.

Ils m'appelèrent le garçon miraculé.

Ils me dirent que j'aurais pu perdre mon mollet gauche, devenir complètement sourd d'une oreille, que, dans le pire des scénarios, j'aurais pu mourir – condamné à errer près de la ferme porcine, inconscient, me vidant de mon sang.

Lorsque je me réveillai, le visage de ma mère, baigné de larmes, était penché sur le mien. *Je t'avais dit de ne pas aller là-bas après de fortes pluies, espèce d'imbécile*, murmurait-il. Ma guérison s'apparentait à un miracle. Le médecin s'était attendu à une infection, qui aurait irrémédiablement mutilé mon pied gauche et aurait rendu mon oreille gauche définitivement sourde. Certes, ma jambe boite encore, mon oreille a perdu 70 % de son audition, et elles sont couvertes de cicatrices de différentes tailles et textures. Mais quelle importance ? Elles avaient réchappé – et, par là même, moi aussi – de l'explosion d'une mine antipersonnel. Le médecin déclara fièrement qu'à sa connaissance, j'étais la seule victime d'une mine à être sortie de son hôpital sans aucun membre manquant.

Mais je savais que ce miracle n'était pas le leur. Cela aurait dû être celui de Yalu. Ils racontèrent qu'elle était arrivée à l'hôpital haletante, tel un animal sauvage, le *jeogori* de son *hanbok* rouge vif, trempé de mon sang.

Elle avait couru sans s'arrêter, me serrant contre sa poitrine, de Geumpari à Moonsan, soit environ douze kilomètres sur un sentier de montagne sinueux et accidenté, que redoutaient les robustes camions militaires américains. Les villageois dirent que

c'était le fantôme en elle qui avait voulu démontrer sa force. Quant à moi, je la considérais comme une divinité déguisée dans un corps fébrile.

Ma convalescence fut douce. Je n'avais pas à aller à l'école et devins, pour la première fois depuis longtemps, le centre des attentions de ma mère. Les habitants du village me traitèrent comme une sorte de héros de guerre, apportant du gâteau de riz fraîchement cuit à la vapeur et du jus de ginseng aigre-doux pour ma guérison. Le seul inconvénient était que je ne pouvais pas voir Yalu. Ma mère m'avait interdit de sortir, craignant que je ne retourne près de la rivière, et faisait tout pour que je ne lui désobéisse pas. J'appris que mon père, lui, y était allé : il s'était rendu sur le site de l'explosion pour ramasser les fragments de cuivre et de poudre qu'il revendrait.

Étrangement, je n'étais pas pressé de voir Yalu. J'avais le sentiment qu'elle et moi étions désormais irrévocablement liés, que nos chemins étaient d'une manière ou d'une autre destinés à se croiser. Je patientais, plein d'espoir, perfectionnant avec soin le discours que je lui destinais, pour exprimer ma gratitude, mes sentiments à son égard – sans me douter que je ne la reverrais plus jamais.

Yong vint me voir un soir de pleine lune – une nuit d'automne avant le début des longues festivités de Chuseok. Il savait que mon père avait un service de nuit.

– Maintenant, mon frère et moi, on sait tout ce qu'il y a à savoir sur les militaires dans la région, me déclara Yong, dégoulinant de fierté.

Nous nous assîmes sur le banc en bois de notre jardin. Et, sans un mot, nous regardâmes la lune nimbée de son halo doré, pareilles à deux tortues. Je m'efforçais de ne pas le montrer,

mais j'étais content de le voir. Il ne m'avait pas rendu visite à l'hôpital, et il m'avait manqué.

Alors que je me décidais à le lui confier, le visage de Yong se crispa, la sueur perlait sur sa lèvre supérieure.

– T'as pas la moindre idée de ce qui s'est passé ?

– De quoi tu parles ?

– Je parle des gens venus de Séoul qui traînent autour de nos villages, et tout ce bordel quoi.

Je fis vigoureusement non de la tête, surprenant un éclat inquiétant – une lueur jaune d'impatience, d'excitation – dans ses yeux.

– Tu promets de le dire à personne, vraiment, même pas à ta mère ou à ta petite sœur, chuchota Yong d'une voix légèrement tremblante.

Je mordis ma lèvre gercée. Je sentis le sang couler sur ma langue. Je pressai Yong de continuer.

– Je sais que des rumeurs circulent, mais y a que mon frère et moi qui connaissons toute l'histoire. Tu sais que mon frère gardait un œil sur Yadada depuis un moment.

Il s'interrompit, étudiant mon visage du coin de l'œil. Contrit, cruel, tout à la fois. Comme un prêtre à confesse.

– Un soir, mon frère est allé à la ferme porcine, tu vois, pour lui tenir compagnie – il fait souvent ce genre de truc quand il a trop bu.

Yong s'arrêta, la tête remplie d'ignobles souvenirs qu'il partageait avec son frère – dont je n'aurais pas pu moins me soucier. Je ne voulais savoir qu'une chose : ce qu'il était arrivé à Yalu.

– Continue, lui dis-je sèchement.

– Coup de chance, elle était là, alors mon frère a essayé de lancer la conversation, et puis, tu vois, lui remonter un peu le

moral... Cette pauvre fille devait se sentir terriblement seule, à vivre là-bas sans personne.

La voix de Yong répercutait celle de Wan. Mon visage se durcit, devenant un bloc de granit. Dans mon esprit, je voyais mes doigts se serrer autour d'un cou – celui de Wan ou de Yong.

– Ils se sont un peu battus et, merde, mon frère m'a dit que cette petite conne était aussi coriace qu'un tendon de taureau. Quand il a enfin réussi à mettre la main dans sa culotte, tu vois, ça a complètement dérapé ! Du délire ! Parce que là, il a découvert...

– Que c'était un garçon ? le coupai-je, pris d'un terrible espoir.

– Non ! hurla Yong en fronçant les sourcils. C'est quoi ton problème ? Mais non, espèce de pervers.

Yong me fixa un long moment.

– Mon frère a senti un morceau métallique lourd et froid, et c'était... un flingue.

– Un flingue ?

Yong me fit signe de me taire, baissant la tête, regardant autour de lui, comme s'il était inquiet à l'idée que quelqu'un enregistre notre conversation. Puis, d'une voix basse, il brisa ce court silence.

– Ils se sont encore un peu battus et, bien sûr, mon frère avait le dessus, mais cette salope a attrapé une pierre par surprise et l'a frappé à la tête. Ensuite elle a filé. Mais mon frère avait déjà pris le flingue, alors il lui a tiré dessus. Il l'a entendue hurler.

« Hurler » – le mot fit tomber un rocher dans ma gorge.

– Le flingue qu'elle avait, c'était pas du matos habituel. Tu sais, mon frère sait faire la différence entre un M1900 et un M1911 rien qu'en les touchant dans le noir. Mais celui-là, c'était même pas américain. Sur la poignée, il y avait un petit cercle bizarre avec une minuscule étoile au milieu.

Yong inspira profondément. Puis il me regarda fixement, attendant de moi une réaction dont ma perplexité me rendait incapable. Il soupira.

– Tu piges pas ? C’était un flingue de coco. Cette salope vient du Nord.

Un silence, perçant comme une aiguille.

Je vis un éléphant : un éléphant d’une vérité outrancière, exposé au grand jour, nu comme un ver, son immense postérieur bouchant à présent ma vision tout entière. Ma bouche s’ouvrit, mais aucun son n’en sortit.

Yong prit une cigarette et l’alluma.

– Ils ont dit que c’était un pistolet Makarov. C’est fait par les cocos soviétiques, mec. Même mon frère avait jamais vu un truc pareil.

Yong tira longuement, avec anxiété, sur sa cigarette.

– Mon frère et moi, tu sais, on est des patriotes. Alors on leur a tout dit. En une journée, tout le village s’est trouvé envahi par ces hommes de Séoul. La plupart portaient même pas d’uniforme. Et crois-moi, ils plaisaient pas, ces gars-là. Ils nous ont fait jurer d’en parler à personne. Alors tu ferais mieux de la fermer toi aussi, énonça Yong d’un ton solennel, en appuyant sur mes épaules de ses deux mains.

– Mais je comprends pas. Quel genre de choses elle pouvait faire ici, exactement ?

– Qu’est-ce que j’en sais ? Putain.

Les doigts de Yong tapotèrent nerveusement le banc en bois. Il reprit, la respiration sifflante :

– Ça explique au moins pourquoi cette petite conne était aussi coriace, aussi rapide, et tout le reste. Ils ont même pas réussi à la trouver, tu sais.